

**LES RELATIONS ROUMANO-OCCITANES,  
TRACÉES PAR LES AMIS POÈTES ALECSANDRI ET MISTRAL /  
THE ROMANIAN-OCCITAN RELATIONSHIPS  
TRACED BY FELLOW POETS ALECSANDRI AND MISTRAL**

**Ludmila BRANIȘTE**

Maître des conférences, Docteur en Sciences du Langage  
(Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Roumanie)

[branisteludmila@yahoo.com](mailto:branisteludmila@yahoo.com), <https://orcid.org/0000-0002-1635-1986>

**Abstract**

*The present article is centred around the biography of two writers – Vasile Alecsandri and Fr. Mistral. Our aim is to provide the reader with an overview of the common literary values for which they both fought. Even though they had two parallel destinies, their lines cross, reflect each other and correspond to each other. References to Alecsandri pose questions regarding the great family of Romanian writers, such as Sadoveanu, Pilat, Coșbuc and many others.*

**Keyword:** *Alecsandri, Mistral, meditative poetry, civic poetry, origin, mirrored cultures*

**Rezumat**

*În articolul de față, ne propunem o incursiune în biografia a doi scriitori, Vasile Alecsandri, respectiv Fr. Mistral, încercând să aducem în fața cititorului un extract al valorilor literare comune pentru care au militat cei doi. Două destine paralele, dar a căror linii majore se intersectează, se oglindesc, își corespund. Trimiterile la Alecsandri interpelează marea familie a scriitorilor literaturii române, precum Sadoveanu, Pilat, Coșbuc și mulți alții.*

**Cuvinte-cheie:** *Alecsandri, Mistral, poezia meditativă, poezia civică, origine, culturi în oglindă*

L'étude de la vie et de l'œuvre de Fr. Mistral, ainsi que la connaissance du destin humain et artistique de V. Alecsandri, nous mènent à la conclusion que, entre les deux grands poètes, il y a une sorte de parenté morale et esthétique qui a déterminé une grande estime réciproque et une amitié qui allait se développer. Ces sentiments durables se sont réfléchis dans les relations nouées entre leurs pays, la France (et notamment, la Provence) et la Roumanie, en constituant un objet de curiosité et d'enseignement, qui conserve, comme nous l'avons déjà déclaré, un intérêt indéniable, plus net, à tout prendre, qu'autres sujets.

C'est de Maillane que la patrie d'Alecsandri reçut le plus juste et le plus éloquent tribut d'admiration ! Apparemment modeste, l'offrande, en fait, par la plume du Maître, devenait celle de toute la Provence. Et, à travers la Roumanie, c'est la latinité qui est concernée.

Ce sont, on les devine aisément, des raisons fortes et particulières qui ont fait naître cette parenté entre les deux poètes.

Le parallélisme de leurs destins humains et artistiques est déterminé, en premier lieu, par leur structure organique semblable.

Mistral, comme Alecsandri, était un homme profond et complexe. C'était un rêveur et un réaliste, un fantaisiste et un esprit lucide, un homme qui vécut, du point de vue matériel et spirituel, sans mesquinerie, comme sans excentricité, un homme pondéré, dont l'âme absorbait les riches nourritures de la poésie et du bon sens populaire.

Sa physionomie avait quelque chose de bon, de souriant, de calme, fait par une vie de plein air méridional.

Exprimant la forte impression que lui a produite la rencontre du poète, Alecsandri écrivait, dans une de ses lettres : « Mistral est une personnalité marquante en Provence et il serait partout grâce à son génie poétique. Il a une belle prestance, front large, couronné de mèches grises, sourire attrayant et allure franche et de bon aloi. Nous nous sommes vus comme si nous nous connaissions depuis vingt-cinq ans, et nous nous sommes quittés bons amis » (Alecsandri, 1960, p. 241).

Cette santé, cette mesure, ce fort équilibre de sa structure ont fait de Mistral un classique, un olympien. Cependant, le poète ne méprisait pas la beauté et les satisfactions de la vie, ni de l'art. Il était un épicurien, qui souvent goûtait la volupté.

C'était un homme sincère et loyal, un homme généreux, sans rancune, compréhensif. Mistral était d'accueil familial, d'une patience inlassable, d'une humeur égale et gaie (« La gaieté, c'est la marque et l'effet du génie », écrivait Michelet). Mais il y a de la majesté et de la grandeur dans sa simplicité, « la dignité des rois et des bergers », comme l'avait défini Lamartine.

Son jugement était sérieux, parfois dur, car cet homme avait une éthique étonnamment juste, tant pour les autres, que pour lui-même. C'était un homme aux convictions bien ancrées, longuement méditées, par-delà son sourire indulgent et aimable, un grand homme qui n'entendait pas trahir ses convictions, un homme dépourvu d'illusions, mais aussi de scepticisme. De son regard aigu, il a surpris les nuances les plus passagères de la beauté du pays et, en même temps, il a eu une profonde compréhension de la psychologie de son peuple. Il était doué d'une profonde sensibilité lyrique, d'une intelligence sagace, du sens de l'humour et de la satire impitoyable.

Toutes les qualités qui caractérisent la personnalité humaine de Mistral ont fait de lui le chef de file incontesté des coryphées, un conducteur et un manieur d'hommes, consommé au service d'une haute politique spirituelle.

Les mêmes traits caractéristiques de son profil humain et moral, sa formation intellectuelle et idéologique, son talent artistique ont déterminé l'originalité de son art, un art à la fois personnel et social.

En un temps où le romantisme épuisait sa force et la générosité de ses inspirations sociales, Mistral donnait l'exemple d'un art civique, profondément militant.

Son art est le résultat de sa conception artistique, qui est si rapprochée de celle du poète-citoyen Alecsandri, et que nous avons mise en valeur plus haut.

La conception de la poésie de Mistral se rattache au romantisme. La poésie doit servir le peuple, la patrie, sans souci personnel de confiance et d'expansion. Pour lui, écrivain politique déclaré, la littérature, de quelque genre qu'elle fut, était toujours engagée, tout avait de l'importance, un sens et une substance, comme il l'avait appris de Lamartine et de Hugo. Dans la littérature de l'époque, Mistral occupe une position insulaire, par l'accent presque sans terme de comparaison, posé sur l'idée d'utilité de la parole écrite. Son œuvre est la preuve magistrale que le génie confère une atroce responsabilité.

Créateur par excellence, le poète est pour Mistral celui qui donne dans ses vers l'expression fidèle des joies, des peines et des espérances de ses concitoyens. En-dehors de cette mission, il n'a pas d'ambition personnelle. Il a conscience de l'indestructible lien qui unit le poète au peuple, considérant que, par tout ce qu'il a de meilleur, le poète appartient au peuple. C'est par là justement qu'il aboutit à une définition plus précise de ses sources poétiques, en célébrant la terre natale, le peuple, les hommes.

Comme Virgile, le poète de Maillane a chanté les paysans et les troupeaux. Il a écrit pour les gens des mas, mais Mistral n'a rien concédé au goût du peuple, à la facilité ou à la vulgarité. Nous nous trouvons devant une poésie longuement élaborée, aux ciselures minutieuses, chargée d'une émotion vibrante. Le message de Mistral est celui de la perfection.

V. Alecsandri a saisi de bonne heure cette haute qualité du maître de Maillane, la grandeur et la beauté de l'œuvre de celui-ci. L'estime témoignée à l'homme se double toujours d'une vive admiration à l'égard de l'artiste, de son génie poétique.

Les sources d'inspiration sont presque les mêmes chez Mistral et chez le poète roumain. Épiques, parce qu'ils ont disposé d'une immense matière épique, ils sont lyriques aussi. Les thèmes de leurs œuvres sont les thèmes de la vie, de la réalité.

Peu philosophes, les deux poètes sont peu méditatifs. Ils ne s'aventurent pas parmi les chimères, ils ne tournent pas le dos au réel. Ils cultivent une poésie purifiée des brumes métaphysiques (peut-être, chez Mistral, il y a une certaine métaphysique religieuse), une poésie optimiste, qui glorifie les beautés de la nature et de l'amour, qui chante la vie.

Leurs idées, leurs attitudes ont une clarté et une simplicité exemplaires. D'où cette vision optimiste de la vie, cette tonalité affective majeure, lumineuse, qui est le propre de leur inspiration.

Mistral a voulu donner à son pays une œuvre épique surtout, capable de l'incarner tout entier. Et il a réussi. Alecsandri n'a pas désiré autre chose. Ce fut un beau rêve. Ce fut leur idéal commun.

L'amour pour le peuple et la décision de trouver dans ses chansons la première source d'inspiration de leurs œuvres constituent une forte liaison entre les deux poètes. En cherchant à sauver la langue provençale<sup>1</sup> de la décadence, Mistral se tourna instinctivement vers le peuple, comme vers le seul dépositaire des valeurs traditionnelles du pays. En Roumanie, également, Alecsandri, nous le savons déjà, en quête de ces mêmes valeurs les a découvertes, lui aussi, dans les milieux populaires. A Maillane, comme à Mircești, c'est « aux gens de la terre » que l'on s'adresse, pour trouver les valeurs révélatrices du génie national. Cette attitude de confiance dans le peuple et dans ses valeurs morales et artistiques les ont menés vers une véritable doctrine « poporaniste », qui eut un rôle décisif dans leur éthique, leur esthétique, leur combat politique et social. Jusqu'où allait cette doctrine ? Nous le savons déjà. Plus loin chez Mistral que chez Alecsandri, mais, même chez le poète roumain, elle fut visible pendant toute son activité civique et littéraire.

Examiner le rôle des chants populaires dans l'éveil du sens poétique chez Mistral, leur apport à ses doctrines et à sa poésie, la place tenue par le folklore dans l'essor du Félibrige et les tentatives de celui-ci comme moniteur du folklore et tout cela avec l'arrière-plan social et sentimental qu'on doit pressentir c'est réaliser un travail de fond. Nous n'avons ni l'ambition, ni les moyens de l'accomplir. Nous nous proposons de dégager seulement quelques aspects du problème, pour mettre en valeur les similitudes théoriques et pratiques entre Mistral et Alecsandri, dans ce domaine si important de leur activité.

Nous avons insisté, plus haut, sur la renaissance du lyrisme européen et roumain dans un contexte politique et littéraire passionné « nationaliste » sous l'influence de la poésie populaire et sous l'impulsion de l'exemple donné par les pays anglo-saxons.

La pénétration en France de la sentimentalité et des idées préromantiques et romantiques suscita lentement un certain intérêt pour les chants populaires. Mais la rénovation poétique qu'on pouvait en espérer, ne se produisit, on le sait, que très faiblement. Pas d'œuvres poétiques de valeur<sup>2</sup>. On eut surtout en France, ce que Paul van Fieghem appelle le « romantisme intérieur » (van Tieghem, 1925, pp. 19-25), représenté par de grandes personnalités artistiques, qui produisirent des chefs-d'œuvre. Seuls les romantiques mineurs prirent goût en somme au « romantisme extérieur », celui des chants et des contes populaires (Nerval, 1854).

« Et l'on peut regretter », écrit F. Baldensperger, « que trop de circonstances contraires, une insuffisante complicité d'imagination chez nos poètes, la

<sup>1</sup>Considérée par Constantin I. Istrati « d'une similarité frappante » avec le dialecte aroumain (Istrati, 2011, pp. 73-74).

<sup>2</sup>Ni les musiciens français n'eurent guère plus d'oreille pour la musique populaire française, sauf Berlioz et Ravel.

longue habitude d'une poésie trop régentée, trop indifférente à la vraie simplicité aient empêché notre littérature de se retremper aux sources populaires et d'avoir à ce moment l'équivalent de ce que Bürger, Schiller ou Goethe avaient donné en Allemagne, ou de ce que l'évêque Percy avait appris à tenter aux poètes anglais » (Baldensperger, 1907, p. 131).

Mais le romantisme méridional, représenté surtout et longtemps par le Félibrige, plus ouvert à certains courants des idées et sentiments, que le romantisme d'expression française, a réalisé, dans des larges proportions, une synthèse féconde entre l'élément populaire et l'élément savant.

Sous l'impulsion du génie de Mistral et animé par un patriotisme incandescent et revendicatif, les Félibres ont recours aux chants populaires et au folklore, et ils les ont utilisés poétiquement dans leurs œuvres, pour assurer le maintien de la « haute civilisation traditionnelle » de leur pays.

Mistral, surtout, avait le sens du folklore, ainsi que l'intuition de ce que pouvait gagner son œuvre, en mettant en valeur cette source d'inspiration. Auprès de cette muse, et en partie grâce à elle, le poète a purifié son cœur et en même temps son art, lui donnant une force nouvelle, et l'éloquence du rhétorisme et du didactisme.

Sur les lèvres de sa nourrice, Alecsandri a entendu chanter les doïnas et les ballades séculaires. Sur celles de sa mère, le maître de Maillane a écouté le murmure des temps passés; de ces voix, l'un et l'autre, comme d'une eau vivifiante, s'imprègnent et se fortifient.

Le « mystère » et le secret de leurs chefs-d'œuvre se trouvent dans cette parfaite assimilation artistique des éléments folkloriques les plus divers.

L'attitude de Mistral envers la langue de son pays, comme celle d'Alecsandri, est le résultat de la même doctrine « poporaniste ». Pour eux, la vitalité d'une langue, comme celle d'une nation, se mesure à la dignité morale de ceux qui la parlent, ainsi qu'à l'élévation intellectuelle de leur littérature. En 1882, devant les membres du « Cercle artistique de Marseille », Mistral affirmait sa foi, en ces termes : « En voulant réhabiliter le provençal, nous avons la certitude de faire une œuvre de patriotes, œuvre de dignité pour notre race et notre pays. Car tous les peuples tiennent et ont toujours tenu à leur langue naturelle, parce que dans la langue se moule et brille le caractère de la race qui parle. Une langue, pour tout dire, c'est le portrait de tout, c'est la Bible de son histoire, le monument vivant de sa personnalité ».

La même vérité, il l'a dite déjà, en vers, dans l'« Ode aux Catalans », de 1860 :

« Des Alpes aux Pyrénées et la main dans la main  
Trouvères, élevons donc le vieux parlé roman,  
C'est le signe de famille,  
C'est le sacrement qui joint les fils aux aïeux,  
L'homme à la terre, c'est le fil,

Qui tient le nid dans la ramée »<sup>3</sup>.

La foi du maître est celle du Félibrige tout entier. Langue des empereurs et des rois autrefois, langue des paysans maintenant, elle mérita de vivre, puisque c'est la langue de la vie du peuple, de ses joies et de ses souffrances. Mistral ne croyait jamais que la langue de sa Provence qu'il avait voulu réhabiliter, disparaîtrait. Le Félibrige visait à préserver, cultiver et défendre la langue maternelle (Zamfir, 2013, p. 64). À Saint-René-Tallandier, qui lui avait fait l'objection d'écrire « Mireille » en provençal, pas en français, le poète répondait : « Quant à la disparition plus ou moins prochaine de la langue provençale, il m'est impossible d'y croire. De même que les idiomes antérieurs aux conquêtes des Romains, tels que le grec, l'arabe, l'allemand, le basque, le celte, ont survécu à la langue latine, je suis convaincu que notre langue populaire vivra autant que notre peuple de Provence. Une langue est le produit d'un climat aussi bien que les mœurs et la végétation » (Ripert, 1946, p. 21).

De là, le grand souci du poète d'enrichir la langue de son peuple et de l'épurer. On sait que Mistral a été parfois accusé d'avoir créé une langue artificielle, fabriquée pour son usage et celui de ses amis. Si parfois on éprouve quelque difficulté à comprendre certains passages, c'est que le poète emploie des mots techniques des pâtres, des moissonneurs, des gens des mas, et aussi des vocables anciens, tombés en désuétude. C'est un essai de faire de cette langue un instrument poétique de premier ordre, plus concret et plus chantant, et toujours adapté aux sujets de ses œuvres. Ainsi, il ne donnera pas seulement à la langue d'oc les titres de noblesse, en l'employant à écrire des chefs-d'œuvre ; il montrera aux érudits et aux artistes du monde entier qu'elle est la richesse d'une langue méprisée, que l'on croyait réduite au rang du patois.

La recherche du folklore et du passé n'interdisent pas l'intérêt pour le présent, et la curiosité de l'avenir. La méditation sur hier éclaire toujours, dans l'œuvre de Mistral, comme dans celle d'Alecsandri, aujourd'hui, et le thème du présent est une source permanente de leur poésie. Poètes-citoyens, ils se sont trouvés, dès le début, au centre des événements. L'œuvre de la renaissance nationale de leur pays est inimaginable sans leur contribution. Le front dans le ciel et les pieds solidement plantés dans le sol de leurs terres natales, ils enregistrèrent le jeu des réalités, car ils étaient restés, jusqu'à la fin de leurs jours, des facteurs importants de toutes les transformations de leur époque.

---

<sup>3</sup>En provençal : « Dis Aup i Pirenèu e la man dins la man / Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman; / Acò's lou signe de famiho, / Acò's lou sacramen qu'is àvi joun li fiéu / L'ome à la terro; acò's lou fiéu / Que tèn lou nis dins la ramiho... ».

Le sentiment de la participation à l'œuvre collective trouve chez Mistral une expression suggestive, une image émouvante. De là, la multitude des poésies de « circonstances », une expression artistique fidèle des problèmes de son époque, de la responsabilité qu'il s'assuma pour l'avenir. La poésie de Mistral est un hymne robuste d'espérance et de foi, comme indique la belle strophe du chant de la « Coupo santo » :

« Vuejo nous lis esperanco  
E li raive dou jouvènt,  
Dou passat la remembranço  
Et la fe dins l'an que vèn »<sup>4</sup>.

Par une telle évocation, le poète patriote Mistral a défini sa doctrine. Il ne veut s'appuyer sur le passé que pour construire l'avenir. Ce n'est pas de regret romantique, de complaisance morbide, c'est la confiance en l'humanité de l'homme, en sa capacité de tendre inlassablement vers l'avenir.

Cette aspiration vers la source robuste de la vie a fait de Mistral et d'Alecsandri des poètes de l'amour et de la nature. « Du moment », disait Mistral, dans une lettre adressée à Roumanille, « que le beau, l'amour et la liberté sont exclus d'un livre, ce livre est fade à coup sûr ».

Le chantre de Maillane a exalté et divinisé l'amour dans des vers d'une incandescence troublante et d'une grande force expressive. Il n'a pas chanté l'amour platonique des troubadours, ni l'amour dévorant des romantiques, mais l'amour sain et créateur, qui prolonge la vie, sa beauté et sa toute-puissance.

Les deux poètes ont aussi adoré la nature de leurs pays. Ils ont excellé dans cette communion avec la nature, qu'ils ont exprimée non point par la contemplation, mais par une analyse intense. De là, les deux poètes ont décrit avec une précision pittoresque le soleil, les arbres (Mistral, la mer), les plaines, le travail. Ils en sentent le charme, ils nous le font sentir.

Poètes de la nature (« la grande couveuse qui renouvelle indéfiniment les générations des êtres », dit Mistral, dans « Calendal », « peuple les mers, revêt les monts de hautes forêts, étend ses garrigues sur les ruines des cités »), ils sont, surtout, des poètes de la nature humanisée par l'homme, fécondée par le travail de celui-ci. Ils ont saisi, sous l'apparence extérieure, le signe durable des choses et, au-delà du paysage, le sens de la présence humaine. Leurs poésies sont un éloge suprême au travail, au travail manuel. « Sfîntă muncă de la țară, izvor sacru de rodire » (Saint travail des paysans, source sacrée de la fécondation), dit Alecsandri; « Le travail transforme l'homme en Dieu », dit Mistral.

---

<sup>4</sup>«Vers-nous les espérances/ Et les rêves de la jeunesse,/ Du passé la remembrance / Et la foi dans l'an qui vient ».

Plus que l'oeuvre du poète roumain, celle du poète provençal est une immense fresque du travail manuel. C'est ainsi qu'à travers toute son oeuvre, on voit se dresser les héros de son époque rustique : moissonneurs, laboureurs, pâtres, pêcheurs, charpentiers, menuisiers. En célébrant la noblesse des travaux de ces « gens de mas », Mistral avoua, encore une fois, son grand amour pour le peuple, pour les vertus physiques et morales de celui-ci.

Si rapprochés par les motifs artistiques de leurs oeuvres, Mistral et Alecsandri ne se séparent non plus en ce qui concerne la forme. L'adaptation de la forme au fond est parfaite. Cela se voyait même dans leurs logis : Mistral dans sa claire maison d'un beau village, sous un ciel enchanteur, parmi les lauriers et les fleurs enivrantes, Alecsandri à Mircești, au milieu d'une grande plaine verte. De là, la santé fraîche de leurs vers, la spontanéité de leurs rythmes, la grande richesse d'images. Ils sont des poètes de plein air, des poètes du soleil, de la lumière. Ils sont des cigales.

Plus artiste qu'Alecsandri, Mistral est un véritable maître de la forme. Il a eu toujours la conscience de l'oeuvre bien faite, travaillée dans le détail jusqu'à la perfection. Ce souci de la forme, c'est un des généreux enseignements que peut donner l'étude de l'oeuvre mistralienne. Il faut remonter aux troubadours pour trouver, « une telle habileté technique, un renouvellement si complet des formes strophiques, une telle sûreté de rimes, de tons, de moyens littéraires » (voir Ripert, 1918). La musique des vers du Maître de Maillane est la qualité dominante de son art inégalable.

On pourrait citer encore d'autres mentions éparses, d'autres coïncidences et similitudes entre les deux poètes. Ce que nous avons voulu mettre en valeur, c'est le parallélisme de leurs destins d'homme et d'artiste. Les deux hommes s'ignoraient lorsque, au début de leur vie, dans un même esprit, ils ont pris, chacun de leur côté, des voies semblables et qui fatalement doivent se rejoindre. Ils se rencontrent, et les liens qui vont désormais les unir, uniront, par la même occasion, la Roumanie et la Provence.

Pourrait-on signaler des influences de Mistral sur l'oeuvre d'Alecsandri ? Il est difficile de nous prononcer. Car, c'est en 1882 que les deux poètes eurent leurs premières relations. Or, à cette date, Alecsandri se trouve à la fin de son activité littéraire. Après la rencontre de Mistral et des Félibres, il a écrit deux grandes oeuvres dramatiques, où il célèbre l'idée de la latinité (Leu, 2013), mais nous ne pouvons pas dire que, dans ces pièces, il y a des influences importantes, quoique certaines de Mistral. Il nous semble que des circonstances historiques semblables, une atmosphère littéraire commune, ont déterminé ce parallélisme de leurs destins de poètes, dont nous avons parlé plus haut. Les voies semblables de leur vie et de leur art les ont unis et les ont rendus amis. Et une amitié située sur le plan des idées et des sentiments, au-dessus des intérêts temporels, reste durable. Alecsandri a plu-

siieurs fois parlé (surtout dans sa correspondance) de Mistral et il n'a jamais cessé d'admirer le grand poète.

L'estime et l'admiration de Mistral pour Alecsandri, très vives, étaient moins exactement motivées, parce que, si Alecsandri pouvait lire le français, le poète de Maillane ne connaissait pas le roumain. Mais on est sûr qu'il s'est fait traduire des textes et qu'il eut vite deviné, sur quelques échantillons, les mérites du poète roumain. Mistral voyait en Alecsandri un représentant du génie de son peuple, une incarnation des virtualités de la race latine. Et il était particulièrement sensible à cela. Voilà pourquoi la mort du poète roumain devait dicter au poète provençal une lettre, dans laquelle l'homme et l'artiste se rencontraient, pour exprimer, à la femme d'Alecsandri, la douleur d'avoir perdu un ami, et pour témoigner une fois de plus l'admiration des Félibres et de lui-même : « Personnellement... Je pleure avec vous l'ami souverainement bon qui m'avait ouvert son âme, son cœur et sa maison... Le nom d'Alecsandri est inscrit dans le ciel des bons génies de la Provence, comme il l'est au panthéon des plus pures gloires latines et des immortels fondateurs de la nationalité roumaine »<sup>5</sup>. Plus tard, Elena Văcărescu, à l'occasion de quelques conférences en Provence, 1927, constate le fait que le nom d'Alecsandri était encore prononcé avec admiration par le peuple occitan (Moțoc, 2010, p. 154).

Alecsandri étant mort en 1890, les relations entre Mistral et le poète roumain n'ont pas pu durer bien longtemps. Mais les contacts ont continué et les rapports qui s'établirent, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, entre la Roumanie et le Midi de la France, furent, sans doute, plus nombreux qu'on ne le soupçonne aujourd'hui.

Par les voies de la poésie, deux pays se sont trouvés rapprochés. L'amitié qui naît entre écrivains, entre simples individus, gagne toujours les peuples. Alecsandri, Mistral, Roumanie, Provence, c'est dans la patrie de la latinité qu'ils se rencontrent et fraternisent.

La tentative d'établir des rapports de tempérament, de sujets et de formules littéraires entre les poètes roumains et Mistral n'est pas inutile non plus. L'idée nous en fut suggérée par la poésie de Ion Pillat, dédiée à Mistral.

Pourquoi cet artiste cultivé et raffiné, qui, dans son âge mûr, semble un Lucullus réfugié dans le sein de la nature, s'est approché du Maître de Maillane? Parce qu'il s'est retrouvé dans la pensée et la sensibilité de celui-ci. Ion Pillat est un poète, « traditionaliste » (comme sont tous les poètes qui ont appartenu au mouvement littéraire « Gîndirea », dont le traditionalisme a été conscient et a eu la valeur de programme); sa structure l'attache au sol natal, sa nature est calme et sentimentale. C'est un sensuel éméché de couleurs et d'arômes, un chanteur du paysage national par excellence, doué d'une perception visuelle singulière, un impressionniste sensible et comme on n'a

---

<sup>5</sup>Lettre inédite à Pauline Alecsandri, Maillane, le 12 septembre 1890, Ms Bibl. Académie de la R.S. de Roumanie, S. 115 (LX).

pas manqué d'en faire la remarque, apparenté, par cette sensibilité chromatique, à Renoir.

Sa poésie est d'une tenue classique sereine, équilibrée. On peut trouver certaines similitudes de structure et de modes d'expression semblables entre Mistral et Ion Pillat.

Les mêmes similitudes on les trouve dans la poésie du Transylvain George Coşbuc, dont l'oeuvre garde, depuis les premiers vers jusqu'aux derniers, une particulière inspiration ensoleillée. Tout baigne dans le soleil et la lumière. De même qu'Alecsandri aspirait sans cesse au soleil, de même le Transylvain Coşbuc nous suggère ses préférences pour la « brise légère des rivages méditerranéens », qui est, dans son oeuvre, l'expression métaphorique d'une ambiance sereine.

Le rythme de sa poésie est très souvent le rythme de la lyrique mistralienne. En lisant la ballade « Nunta Zamfirei » (Les noces de Zamfira) il nous semble qu'on entend un chant du poème « Mireille ».

En prose, les mêmes caractéristiques nous les trouvons dans « Amintiri din copilărie » (Souvenirs d'enfance) de Ion Creangă. Dans ces souvenirs, un rôle primordial joue, ainsi que dans les « Mémoires » de Mistral, la glèbe natale; il revit, fraîches comme le premier jour, les joies de l'enfance, en fixant le cadre physique et moral et tout ce qui, selon lui, avait contribué, en son temps, à la naissance et à la précision de certaines idées, de certains sentiments qui, par la suite, firent partie intégrante de l'image qu'il se formait du monde.

La sérénité de l'univers enfantin, une sensibilité disciplinée et régie par la sagesse et la mesure sont les traits dominants de cet écrivain classique.

Les mêmes traits définissent l'oeuvre de M. Sadoveanu, un autre conteur moldave représentatif qui appartient au type apollinien.

D'ailleurs, un grand rameau de la littérature roumaine, qui commence avec Alecsandri et passe par Creangă, Coşbuc, Pillat, Sadoveanu, définit, admirablement, par les motifs et les modes d'expression, la tradition ensoleillée de l'art roumain, l'esprit apollinien de celle-ci.

Ce qui caractérise la psychologie du Roumain, généralement parlant, c'est cette apollinisation du fond dyonisiaque, cette tendance à infléchir la passion violente selon les exigences de la forme et de la mesure. Conséquence probable de ses origines, de son histoire, de son expérience de la vie, des vicissitudes traversées au sein d'une géographie unitaire et harmonieuse, invitant elle-même à la pondération. La culture roumaine appartient au type apollinien.

Toute l'évolution de la littérature roumaine, si on l'analyse à ce point de vue, dénote une sorte de « classicisme » latent. Nous n'avons pas de ces grands obsédés, de ces caractères excessifs, pathétiques, ténébreux, aux contemplatifs extatiques que nous rencontrons, par exemple, dans le romantisme européen.

La poésie même d'Eminescu est une expression de cet esprit apollinien (qui n'implique pas l'absence d'un contenu pathétique, mais un façonnement rationnel de ce contenu). Titanique et excessif pendant sa jeunesse, le poète évolue plus tard vers une expression de l'essentiel d'une pureté classique : l'élément titanique s'est sublimé en un art limpide et profond. Arghezi, le plus grand poète roumain depuis Eminescu, représente aussi une admirable apollinisation du dyonisiaque humain.

C'est l'originalité de la littérature roumaine, de la culture roumaine en général, car la peinture de N. Grigorescu ou de St. Luchian, la musique de G. Enescu, les sculptures extrêmement stylisées, mais en essence populaires, Olténiennes de Brâncuși, la pensée de Xenopol, T. Maiorescu, N. Iorga etc. présentent les caractères d'un style apollinien.

Ces expressions éminentes de l'esprit roumain peuvent être toujours approchées de l'art de Mistral qui affirme, dans des formes d'une grande beauté, cette dialectique vivifiante de l'universel et du singulier, du rationnel et du passionnel. Elles s'encadrent, sans doute, dans la tonalité humaine générale qui caractérise la physionomie morale de la grande famille des peuples latins.

Dans un de ses discours prononcés aux fêtes de la latinité de 1882, V. Alecsandri disait : « Sîngele apă nu se face » (Le sang ne change jamais en eau).

Toutes ces similitudes, ces correspondances de structure morale et artistique que nous avons tenté de trouver entre la littérature roumaine et la littérature provençale, démontrent la vérité des dires d'Alecsandri. Car la physionomie esthétique d'un peuple ou d'une famille de peuples garde toujours le cachet de l'originalité de leur complexe humain et spirituel.

Dans son hommage dédié, en 1930, à Mistral, dont nous avons parlé plus haut, N. Iorga, insatisfait de tout ce qu'on a réalisé dans son pays pour la cause de la fraternité latine, disait « S-ar fi putut și s-ar putea face mai mult ».

Le grand historien a parfaitement raison. On aurait pu cependant faire davantage et on pourrait encore le faire. Car, traduite dans le langage de la poésie à Montpellier, en 1878, l'idée latine a ouvert une large perspective vers l'avenir. Aucune autre conjoncture socio-politique et littéraire que celle des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle n'a su créer une telle base de départ à la lutte commune des peuples en vue de la réalisation de nobles desseins du devenir humain. Les conditions historiques après 1900 n'ont pas été, il est vrai, toujours favorables à la manifestation des idéaux d'Alecsandri et de Mistral. Mais les idées qu'ils ont professées se sont imposées à leurs contemporains comme une réalité.

Leurs successeurs, à leur tour, ont reçu un noble héritage moral et culturel. Le champ d'action de l'idée latine restera toujours immense.

Le monde évolue, mais la culture mondiale de notre siècle fait, on le sait, une place de plus en plus large, dans ses préoccupations, à l'idée des liens

littéraires et politiques, au souci de conserver et de promouvoir les enquêtes de la pensée et de la sensibilité humaine. Les exemples ne nous manquent pas. Ainsi, en 1943, en pleine guerre, un nombre d'intellectuels de Montpellier (Tănase, 1959, p. 22), cette ville de la science et de la poésie, qui a rendu de grands services à la cause de l'idée latine, se propose de ranimer les anciennes relations provençales-roumaines. Mais les circonstances internationales de ce moment-là n'ont pas permis la réalisation de ce projet. Et pourtant, celui-ci n'est pas resté sans conséquences. Le professeur Ch. Camproux, l'un des animateurs du projet de 1943, a fait publier, dans la revue « Steaua » (L'Etoile) de Cluj-Roumanie, deux articles : « La littérature occitane aujourd'hui » (août 1958) et « Mireille » (décembre 1959). La revue provençale « L'Astrado » a consacré son troisième numéro (1967) à un hommage à Alecsandri et à la Roumanie. Lettres, mémoires, articles critiques et poésies se réunissent pour témoigner la décision des successeurs des Félibres provençaux de mettre en valeur le programme humaniste de leurs devanciers.

Pour continuer l'ancienne initiative de la montpelliéraine « Société des langues romanes », le 25 octobre 1966 s'est constituée, à Paris, une « Académie du monde latin », qui réunit des personnalités représentatives des peuples français, italien, espagnol, portugais, roumain. La nouvelle Académie est considérée « une alliance pacifique de culture, d'un caractère purement spirituel », privée de tendances de « racisme » et d'« impérialisme latin ». Elle se propose de lutter pour la cause, « de l'unité du monde latin ». Dans cette direction de l'alliance s'inscrit aussi le geste de la Reine Elisabeth de Roumanie qui a décoré plusieurs félibres pour les traductions qu'ils ont faites des poèmes signés par Carmen Sylva (Irvin Rozei, 2013).

Nous ne connaissons pas le résultat de l'action de cette « Société des langues romanes ». Mais cette initiative de créer une telle association, à notre époque aussi compliquée, et les exemples de valorisation des traditions morales et culturelles, que nous avons donnés plus haut, nous affermissent dans la conviction que, loin de perdre de leur actualité, les idées de Mistral et d'Alecsandri sont restées vivantes.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, nous espérons que l'on a pu dégager certains aspects essentiels du problème et aussi une confirmation de notre assertion quant au caractère nécessaire et actuel de la question des relations entre Alecsandri et le Félibrige, entre la littérature roumaine et celle du Midi de la France, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'est plus, pensons-nous, besoin d'autres mots pour montrer de quelle manière les idées qui se sont trouvées à la base de ces relations ont servi le progrès moral et culturel, en ouvrant une large perspective aux efforts des hommes vers la compréhension et l'intelligence de l'autre.

Pour établir les proportions réelles des événements sociaux et littéraires sur lesquels nous avons insisté, nous avons commencé par démontrer que les rapports entre Alecsandri et le Félibrige ne se situent pas sous le signe du hasard et de l'improvisation.

L'examen des relations entre les deux partenaires et de la façon dont ces relations se sont réalisées, a mis en évidence, d'une part, le caractère organique de celles-ci et, d'autre part, l'ampleur et la diversité des modalités les plus susceptibles, employées à faire pénétrer dans le monde latin un message humaniste.

Certes, l'effort de faire s'épanouir l'idée des rapports culturels et politiques entre les peuples n'a pas été absent des étapes antérieures de l'histoire, bien que des circonstances objectives l'aient empêché de se manifester de façon conséquente et aient ainsi appauvri ses résultats. L'histoire de la culture européenne dans son ensemble offre généreusement le tableau d'impressionnantes tentatives des individus et des peuples de faire triompher l'amour de l'homme, la justice, la beauté. Mais, comme nous avons déjà déclaré plus d'une fois, aucune autre conjoncture historique n'a pu créer une telle base pour le rapprochement des peuples dont « le sang, la langue et la pensée coulent d'une même source », que la deuxième moitié au XIX<sup>e</sup> siècle.

En pleine période des éveils et des explosions nationales et, en même temps, des dépassements « supranationaux », des initiatives individuelles et collectives mettent, d'une manière forte, le problème des communautés de langue, de culture, des mœurs.

Pour le monde latin, c'est le Félibrige qui a assumé, dès ses débuts, la mission complexe de contribuer au développement d'une ancienne idée, celle du rapprochement des peuples latins.

À la réalisation de ce vaste programme à long terme ont contribué toute une série de facteurs et de tendances favorables. D'abord, il faut citer cette constellation socio-politique propice, sous laquelle s'est manifesté le Félibrige.

En 1913, le marquis de Villeneuve écrivait : « Le Félibrige est venu à son heure : né plus tôt, il aurait été noyé dans les derniers reflets de l'épopée napoléonienne, la plus grande, la plus tragique, la plus fulgurante des tentatives césariennes. Elle avait échoué, mais elle a laissé, derrière elle, des lueurs si éclatantes que, pendant plus d'un demi-siècle, les yeux ne pouvaient voir autre.

Né plus tard, il n'aurait pas pu rendre la vie à des choses définitivement mortes et à une nation succombant sous le poids de ses fautes passées » (Jouveau, 1970, p. 470).

À ces conditions historiques - objectives, favorables - s'ajoute l'unité de conception du monde des Félibres, de leurs aspirations politiques et littéraires, de leur volonté de lutter à la poursuite des plus respectables réalisations humaines. Cette unité de conception et des buts a garanti l'unité de leurs efforts.

Il convient néanmoins de remarquer aussi les formes les plus diverses adoptées par les Félibres pour la réalisation de leur programme. Parmi ces procédés, utilisés avec intelligence et dévouement, les concours littéraires et scientifiques, les fêtes de la latinité ont trouvé partout l'écho le plus profond. Car « comparer et rapprocher les poésies et les littératures de langues lati-

nes », disait A. Glaize aux Fêtes latines de 1878, « c'est rapprocher les peuples et préparer l'alliance littéraire, intellectuelle, artistique des peuples latins ». C'est pourquoi, les fêtes félibréennes n'ont pas été purement littéraires, mais toujours des actes pacifiques, européens et internationaux.

D'ailleurs, l'échange de valeurs culturelles et littéraires répond toujours à un besoin constant de confrontation artistique et fortifie le sentiment de la solidarité chez les écrivains de tous les pays, qui, par-delà les frontières géographiques et politiques et toutes les particularités de l'expression poétique, sont unis par l'idéal suprême du progrès et de l'entente entre peuples.

C'est dans cet esprit qu'il convient d'évoquer la « Weltliteratur » de Goethe et de rappeler ce que l'auteur de « Faust » disait à Eckermann: « ...la poésie est le bien commun de toute l'humanité ».

Pour le triomphe de l'idée latine, le Félibrige a travaillé infatigablement. Il s'est toujours trouvé dans ses rangs des hommes qui lui ont donné leur temps et leur talent. Mistral fut le premier. Nous pensons avoir mis en évidence le rôle essentiel de celui-ci dans le développement et l'application des principes du Félibrige. Ce grand apôtre de l'idée latine et le chef incontesté du mouvement n'a jamais rien oublié de ce qui pourrait servir le programme et les buts des Félibres. C'est l'oeuvre du Maître de Maillane qui a donné de l'éclat aux faits, qui a conservé au Félibrige, tout au long de son existence, une audience internationale.

La Roumanie n'est pas restée en dehors des aspirations fraternelles de ses soeurs. L'idée latine a trouvé dans ce pays un terrain fécond de manifestation. Car cette idée ne caractérise pas seulement l'idéologie moderne des écrivains roumains du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus ancienne, elle a préoccupé, d'une manière très perceptible, l'esprit des chroniqueurs moldaves et valaques (Gr. Ureche, M. Costin, C. Cantacuzino). L'activité scientifique et littéraire des représentants de l'Ecole Transylvaine (S. Mieu, Gh. Sincai, P. Maior, I. Budai-Deleanu) n'a eu d'autre appui que la conscience de l'hérédité et des traditions latines du peuple roumain.

L'incessante lutte menée sur le plan culturel, au long des siècles, pour remplacer l'alphabet cyrillique par l'alphabet latin est aussi une expression convaincante de la même idée. En luttant pour sa renaissance, pour son individualité nationale, pour son unité, le peuple roumain, dans toutes les circonstances de son histoire, souvent peu favorables, a affirmé, avec ténacité et orgueil, la conscience, non point d'une inexistante pureté de sang, mais d'une réalité plus certaine, celle de la langue, de la civilisation, de la culture et des moeurs latines.

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la période de l'éveil national des Roumains, l'idée latine revêtit une forme matérielle et politique. La principale tendance qui marque le chemin de l'activité des écrivains-citoyens de la génération révolutionnaire de 1848 (N. Bălcescu, M. Kogălniceanu, D. Bolintineanu, plus tard Al. Odobescu) est l'affirmation de l'idée latine, mise au service de la cause de l'individualité et de l'unité nationale. Toute intense

que soit l'idée du « dacisme » qui s'est manifestée, à un moment donné, dans la pensée et l'œuvre de quelques représentants de la culture roumaine (M. Eminescu, B.P. Hasdeu, L. Blaga etc.), elle n'a pas pu abattre la conscience, plus ancienne et plus puissante, de l'hérédité latine.

V. Alecsandri fut aussi un brillant défenseur de l'idée latine. Tout au long de sa carrière littéraire et politique, il a affirmé la conviction que les peuples, ayant la même origine, les mêmes croyances, les mêmes intérêts et les mêmes devoirs doivent avoir aussi les mêmes destinées, car ils sont solidaires et ont la même mission à remplir. C'était aussi la conviction de Mistral.

Dans notre travail, nous avons mis en relief la communion d'idées et de sentiments qui a caractérisé la pensée et l'activité des deux écrivains. Le parallélisme de leurs destins d'hommes et d'artistes a assuré la base féconde des rapports fraternels qui ont unis, depuis 1878, la Roumanie et le Midi de la France. Ils ont été des êtres semblables, quels que soient le lieu où chacun d'eux est né et les conditions de vie au milieu desquelles ils ont vécu.

C'est sur la base de cet élément commun, le plus important de tous, que se développent toujours la science, la littérature, l'art et aussi les rapports entre individus et peuples.

Les manifestations littéraires qui ont eu lieu dans le Midi de la France et la Roumanie pour célébrer et renforcer l'idée latine ont été nombreuses et convaincantes. Nous les avons mises en valeur, en suivant leur ordre chronologique. Ce qui demeure important pour nos conclusions, c'est que, dans un sens ou un autre, la confiance dans la vie, l'humanité, la puissance de la poésie adopte toujours, pour se manifester, les formes les plus diverses et les plus durables. Ce qu'Alecsandri, Mistral et ses Félibres ont construit sous le soleil doré de leurs idéaux communs ne s'effondrera jamais.

La continuation de l'héritage culturel a représenté incontestablement l'un des aspects les plus intéressants de l'époque qui suivit les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. La conviction que les nations issues d'un même sang, nourries des mêmes traditions culturelles et faites pour se respecter et s'entendre ne doivent avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit, a guidé le programme humaniste des successeurs de Mistral et Alecsandri.

Mais les efforts de ceux-ci ne sont situés sous une autre constellation de l'histoire socio-politique et culturelle. De là, le nombre plus réduit des manifestations « latinistes ». Pourtant, elles n'ont jamais cessé, et, en maintes occasions, on eut la preuve qu'elles demeuraient solides. Nous n'en voudrions comme preuve que les manifestations de sympathie dont le centenaire de la naissance de Mistral, en 1930, fut le prétexte.

En outre, la fidélité à l'héritage des initiateurs de l'idée latine au XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas abandonnée. Elle est pratiquement inépuisable comme nous l'avons déjà déclaré plus haut. La tradition est, sans cesse, « ouverte » et s'enrichira toujours.

Car, il ne faut jamais perdre de vue que l'histoire des cultures est tridimensionnelle : des racines du passé et du tronc présent poussent, comme une préfiguration logique, comme une conséquence nécessaire, la couronne et les fruits de l'avenir.

« Que la lumière éclate et que la nuit s'efface », dit le Roumain Alecsandri. « Que tout ce qui est beau reluisse, que tout ce qui est laid disparaisse », lui fait écho le Provençal Mistral.

Ces mots nous serviront de dernière conclusion, comme un hommage rendu à ceux qui, à une époque aussi dramatique que la leur, ont manifesté l'aspiration élevée à exprimer « la condition humaine ».

## References

\*\**Lettre inédite à Pauline Alecsandri*. Maillane, le 12 septembre 1890, Ms Bibl. Académie de la R.S. de Roumanie, S.115 (LX).

\*\**Revista Magazin Istoric*. București, Mai 2011.

Alecsandri, V. (1960). *Corespondență (Correspondance)*. Bucharest.

Baldensperger, F. (1907). Le genre "troubadour". In *Etudes d'Histoire littéraire*, t. I.

Jouveau, R. (1970). *Le Félibrige*. Paris.

Irvin Rozei, A. (2009). *Nosti lengo soun sorre*. <https://adrian-rozei.net/nosti-lengo-soun-sorre/>.

Leu, P. (2011). *Primul premiu internațional decernat literaturii române*. <https://no14plusminus.wordpress.com/2011/09/10/primul-premiu-international-decernat-literaturii-romane/>.

Moțoc, R. (2010). Ginta latină. Premiul de la Montpellier. In *Glasul Bucovinei*, 2(66).

Nerval, G. (1854). *Chansons et Contes du Valois*.

Ripert, E. (1918). *La versification de Mistral*.

Ripert, E. (1946). *Fr. Mistral et son message spirituel*.

Tănase, E. (1959). *Le mouvement littéraire félibréen et la Roumanie. Extrait de Mireio. Mélanges pour le centenaire de Mireille*.

Van Tieghem, P. (1925). *La notion de vraie poésie. Le Prérromantisme*.

Van Tieghem, P. (1948). *Le Romantisme dans la littérature européenne*.

Zamfir, C. (2013). Relațiile româno-occitane de-a lungul timpului. *Revista Hiperborea*, 2.